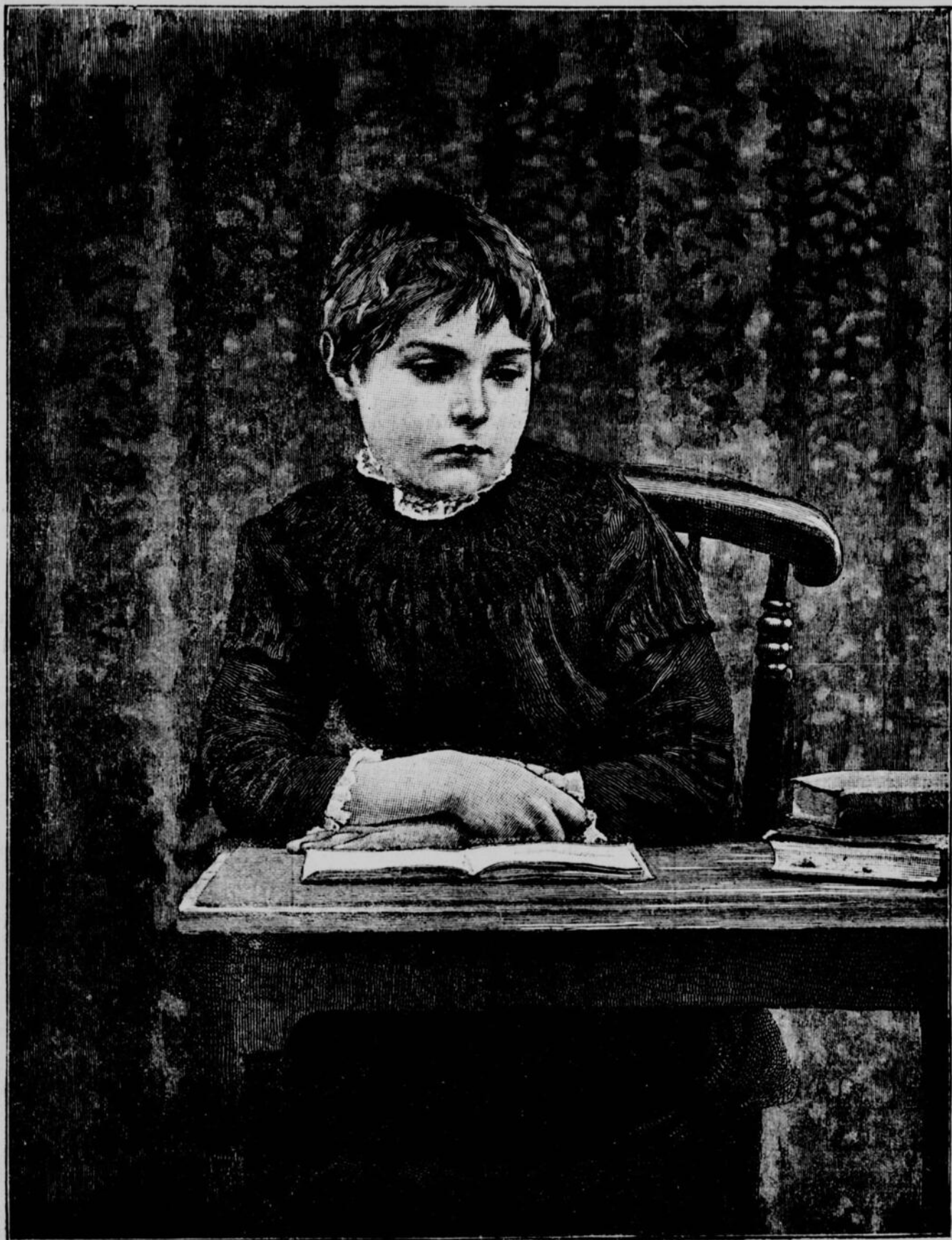


# LE MONDE ILLUSTRÉ

3<sup>ème</sup> année, No 110 — Samedi, 12 juin 1886  
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



UNE LEÇON DIFFICILE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 juin 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Repos sans oisiveté, par Ed. Charton. — Nos illustrations. — Nos primes. — Dans les régions Arctiques. — Chez les autres. — Un conseil par semaine. — Poésie : Soir d'été. — Récréations scientifiques, par Henri de Parville. — Musique : Belle dormeuse, éveillez-vous, par Gustave Pillion. — Récréations de la famille. — Rébus. — Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

GRAVURES : Une leçon difficile. — Un mariage Présidentiel. — Un combat sur les glaçons. — Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



**U**n semaine qui vient de s'écouler occupera certainement une des premières places, quand on fera le classement des cinquante-deux compagnes qui forment l'année.

Trois événements surtout, l'un triste, les autres gais, lui assument l'immortalité.

Les voici selon leur degré d'importance :

1°. J'ai été et suis encore gravement malade ; fait d'autant plus remarquable qu'il n'était jamais arrivé.

2°. Le président Cleveland s'est marié.

3°. Le jeune Bragance et la fille du comte de Paris se sont unis.

Ces deux derniers événements se sont produits aussi pour la première fois, attendu que jamais président des Etats-Unis, ne s'est marié étant dans l'exercice de ses fonctions, et que les deux autres époux sont trop jeunes pour avoir eu le temps de s'être déjà mariés une première fois.

Vous voyez donc que je ne vous trompe pas en vous disant que ce sont des faits extraordinaires.

Connaissant votre cœur pareil à celui des autres humains, c'est-à-dire qu'il est doublé d'une bonne dose d'égoïsme, je laisserai de côté la chose la plus grave, pour ne m'occuper que des deux autres.

\*.\* Le duc de Bragance est fils du roi de Portugal.

Le Portugal est un peu plus grand qu'un grand mouchoir de poche.

La princesse Amélie qu'il vient d'épouser est fille d'un roi sans royaume.

Dire les scènes carnavalesques qui ont eu lieu à propos de ce mariage serait impossible.

Un des grands journaux de Paris, le *Gaulois*, dont les attaches orléanistes sont connues de tout le monde, a fait un récit fantastique du voyage du roy à travers la France.

Le train royal a été accueilli en certains endroits par les acclamations enthousiastes de quelques pelés et tondus. On n'était plus habitué à pareille fantasmagorie : On se demandait si ce n'était pas enfin le fameux cirque Barnum dont on avait entendu parler depuis si longtemps.

Le tapage que l'on a fait à propos du mariage de la fille de l'arrière petit-fils de Philippe Egalité, qui a fait guillotiner son cousin, Louis XVI, a jeté

un certain émoi en Europe et une grande inquiétude en France.

C'est probablement là même une des principales causes de l'expulsion des princes, mesure que je trouve stupide et indigne d'un gouvernement libéral, bien que tous les gouvernements aient agi de la même manière depuis cent ans.

\*.\* Sous la Révolution, la première République, le Consulat et l'Empire, jamais les Bourbons n'ont eu le droit de mettre les pieds en France.

Louis XVIII et Charles X ont chassé la famille de Napoléon.

Quand le duc d'Orléans usurpa le trône de France et en chassa Charles X, inutile de dire que Napoléons et Bourbons n'ont pu vivre en France.

Dix-huit ans après, Louis-Philippe reçut à son tour le prix de sa trahison et prit le chemin de l'exil.

Vint la deuxième République, très éphémère, supprimée par Napoléon III, qui, après dix-huit ans de règne, laisse son trône, son épée et son honneur à Sedan. Pendant tout ce temps, l'entrée de la France fut toujours interdite aux Bourbons et aux Orléanistes.

L'ostracisme qui va frapper les princes d'Orléans, bien que peu intelligente, n'est donc pas chose nouvelle.

Cependant, comme la troisième République seule leur avait permis non-seulement de rentrer en France, de servir dans l'armée et de jouir de biens d'une valeur incalculable, dont ils avaient été privés depuis 1848, il fallait rester dans ces bonnes dispositions et ne rien changer.

D'un autre côté, il faut avouer que les partisans des princes se conduisent comme des polichinelles. Méfions-nous toujours d'un ami trop zélé.

\*.\* De ce côté-ci de l'Atlantique, un homme qui commande à près de soixante millions de citoyens, Cleveland, président de la république des Etats-Unis, qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique et de la mer glaciale au golfe du Mexique, s'est marié aussi.

Il a épousé une charmante jeune fille, qu'il aimait, sans demander l'avis de qui que ce fût, sans s'inquiéter de savoir si le choix qu'il avait fait plairait ou non au grand Turc, à Bismark ou à la reine de Madagascar.

La cérémonie a eu lieu avec autant de simplicité que de dignité.

On a remarqué, dit à ce propos un journal américain, que le Président portait ce soir-là des gants blancs, chose qui ne lui était jamais arrivée.

Les ministres et leurs femmes assistaient au mariage, sauf cependant le secrétaire de la justice, qui s'est excusé en disant qu'il n'avait pas d'habit, qu'il n'en avait jamais porté de sa vie.

Ce qui prouve que l'on peut être un homme d'une grande valeur et n'avoir pas d'habit.

Moi, je connais nombre de gens qui ont de très beaux habits et qui sont de splendides imbéciles.

Le lendemain de ce mariage, tous les journaux du pays, et il y en a presque autant que dans le reste de la terre, amis et ennemis, saluaient les nouveaux époux, leur souhaitaient de longues années de bonheur et envoyaient un baiser à la jeune mariée.

Vous voyez le contraste, et malgré l'immense respect que j'ai pour le roy, je ne puis m'empêcher de reconnaître que la vraie noblesse est cette fois du côté du pays roturier.

\*.\* Avec la chaleur s'envolent les douces brises de mai, et le soleil qui décoche ses flèches ardentes sur la ville nous oblige à prendre notre volée vers la campagne.

Là, du moins, les vents qui soufflent des rives et les senteurs des champs en floraison nous reposent et nous fortifient.

Allons-nous en, que chacun fasse sa malle, et l'âme en fleur comme la saison, court s'enfouir dans les retraites rustiques. La vie champêtre produit des effets merveilleux.

A la campagne, on est libre, sans soucis d'aucune sorte. Tous les chemins nous sont bons. Tout y est beau : les bois, les crépuscules, les levers du soleil, les courses au clair de la lune et les folles chansons quand l'horizon semble hésiter entre le jour qui finit et la nuit qui commence.

Ceux qui veulent ainsi fuir la cité n'ont qu'à choisir entre Malbaie, Kamouraska, Rivière-du-Loup, Sainte-Rose, Vaudreuil, Chambly, Lachine et autres places d'eau qui ont leur charme particulier.

Combien peu cependant peuvent se payer ce luxe !

Combien qui, en travaillant dur et sans relâche, n'ont pas cette perspective de respirer à pleins poumons, à la tombée du jour, un air pur et vivifiant.

\*.\* On annonce semi-officiellement que la dignité archiepiscopale sera conférée sous peu à Mgr de Montréal et à Mgr d'Ottawa.

Cet événement, qui coïncide avec la nomination de Mgr Taschereau, comme Cardinal, honore beaucoup notre pays, et nous devons être fiers du poste éminent que ces trois prélats vont occuper dans l'Eglise.

C'est Son Eminence le cardinal qui doit faire remise aux nouveaux dignitaires du *Pallium* d'usage. Bien peu de personnes connaissent cet insigne. Nous détachons du pape Innocent III une description que nos lecteurs liront avec plaisir.

Disons d'abord que la laine employée pour faire son tissu provient de deux agneaux blancs, que l'on présente pour être bénis le jour de Saint-Agnès, à Rome.

"Le pallium doit être pour celui qui en est revêtu une marque de la manière dont il faut qu'il se dirige, lui et ses subordonnés, vers la discipline. La laine est l'emblème de la sévérité, la couleur blanche celle de la douceur. Il faut user de la première contre les adversaires et les hommes endurcis ; de la dernière avec les pénitents et les humbles. C'est pourquoi la laine dont on se sert est celle du mouton, animal plein de douceur. Il forme un cercle autour des épaules pour marquer la crainte du Seigneur, qui doit poser des bornes aux œuvres et les diriger. Les quatre couronnes de pourpre sont les quatre vertus, celle de la justice, de l'intrépidité, de la prudence et de la modération, mais qui ne méritent le nom de vertus que lorsqu'elles sont trempées dans le sang de Jésus-Christ. Les deux bandes placées en avant et en arrière signifient la vie active et la vie contemplative qu'un dignitaire de l'Eglise doit pouvoir réunir.

"Le pallium est double sur le côté gauche et simple sur le côté droit, l'un représente les nombreux soucis de la vie terrestre, l'autre la tranquillité de la vie éternelle.

"On l'attache avec trois épingles sur la poitrine, sur l'épaule gauche et sur le dos ; ces épingles désignent la pitié pour le prochain, l'accomplissement des fonctions saintes, la perspicacité requise dans le jugement, elles piquent le cœur par la douleur, la fatigue et la crainte. On ne l'attache point sur l'épaule droite, car, dans le repos éternel, on ne connaît ni la douleur des chagrins, ni l'aiguillon des remords. Ces épingles pointues par le bas sont ornées, par le haut, d'une pierre précieuse, car dans son amour pour ses brebis, le bon pasteur ne doit pas fuir la douleur ici-bas, afin de recevoir dans l'éternité, avec la couronne de la victoire, la précieuse perle dont le Seigneur parle dans l'Evangile."

\*.\* Une bonne nouvelle pour les amateurs de musique.

Prume nous est arrivé.

Le célèbre virtuose, après avoir recueilli des lauriers en Europe et aux Etats-Unis, nous revient plus brillant que jamais.

On assure qu'il organisera un grand concert à Montréal. Tant mieux, nous irons lui prouver par nos applaudissements que nous savons reconnaître le génie où il se trouve.

\*.\* A propos de la récolte qui promet d'être belle cette année, les paroles d'un auteur connu me reviennent à la mémoire.

"Quelles que soient, disait-il, la quantité et la qualité des blés, les journaux ministériels diront que jamais on a vu une aussi abondante récolte, et qu'il faut en rendre grâce au gouvernement sous lequel nous vivons ; — et les journaux de l'opposition, que les épis sont vides, que la moisson est misérable et que c'est la faute du gouvernement

tyrannique sous lequel nous avons le malheur de vivre."

Ceci était écrit en 1843. Mais ces paroles s'adoptent bien aux choses actuelles !

On dirait, vraiment, que leur auteur avait en vue les tiraillements politiques de notre chère province. Plus ça change, plus c'est la même chose.

*Leon Leduc*

## REPOS SANS OISIVETÉ

I

**A**SSURÉMENT, le repos est nécessaire ; mais comment se reposer ?

Les uns, en trop grand nombre, répondent :

— En ne faisant rien.

— Rien, absolument rien ! Comment cela ?

— En laissant l'esprit vaguer ou sommeiller. On ne peut pas être obligé à travailler toujours. Une tentation perpétuelle de la pensée fatigue et use l'esprit.

D'autres répondent :

— C'est la nuit, non le jour, qui est faite pour sommeiller ou vaguer, c'est-à-dire, sommeiller à demi. S'habituer à ne rien faire absolument pendant la veille, c'est perdre volontairement une part de la vie. Aimez-vous ou consentez-vous à vivre ? oui ? alors vivez réellement. Si vous ajoutez le vague, l'oïveté absolue, au sommeil (qui lui-même n'est pas toujours oïveté), en réalité vous vous anéantissez intellectuellement pendant beaucoup plus d'heures que vous n'en vivez.

Reposez-vous, mais en faisant succéder à vos travaux habituels des distractions faciles, agréables, qui ne soient pas tout à fait sans quelque utilité ou profit pour l'exercice et les jouissances de votre esprit. C'est une habitude qui est peut être pour beaucoup dans la supériorité de certains hommes sur les autres. Si l'on étudie de près leur vie quotidienne, on reconnaît sans peine qu'ils ne sont jamais oïvets selon l'expression étroite de ce mot. Ils savent se reposer, sans jamais suspendre entièrement l'activité de leur esprit, que ce soit dans la solitude ou dans leurs entretiens intimes. Ne les croyez pas étrangers à ce qu'on appelle la rêverie : on pourrait dire même, au contraire ; seulement, leurs rêveries ne sont pas stériles ; il se trouve que par penchant naturel, plus que par suite d'un acte déterminé de leur volonté, elles ont un but digne d'intérêt, et qu'elles ajoutent presque toujours, dans une mesure si faible que vous la supposiez, quelques clartés à ce qu'ils ont déjà de lumières sur des questions qui leur plaisent. On aurait à citer, comme preuves, beaucoup de charmants ouvrages que des voyageurs ont écrits au crayon, sur leurs agendas, sans fatigue, tout en jouissant bien de tout ce qui passait sous leurs yeux. Quelles sources d'agrément et d'utilité ne jailliraient pas ainsi de ce que pensent et disent à leurs heures de repos les artistes, les savants, ou simplement les hommes d'intelligence et d'esprit ! Peu d'entre eux écrivent, et nous ne participons pas à ces excursions ordinaires de leurs pensées aux heures de délassement ; mais eux, ils en profitent, et quand ils reviennent à leurs occupations ordinaires avec des forces nouvelles acquises ainsi dans la fatigue, ils font ensuite inconsciemment profiter les autres de ces progrès, réels, quoique le plus souvent incensibles.

II

Rester bouche et âme béantes devant les beaux spectacles de la nature, sans rien sentir et penser de plus que les bons animaux qui, près de nous, couchés dans l'herbe, ruminent avec de grands yeux derrière lesquels il n'y a rien, est-ce vivre ? M. de Lamennais nous divertit un jour en nous racontant qu'un dimanche, ayant traversé une des plus belles campagnes des environs de Paris, devant une perspective admirable et des effets de lumière magiques, il avait vu de côtés et d'autres des Parisiens dormant le long des arbres ou des

meules de foin : " Trop habitués, nous disait-il, au brouhaha des rues, le silence solennel de la nature les endort." Lord Byron a écrit, le 18 septembre 1816, dans son journal : " A notre retour de Chil- lon, rencontré une société anglaise en voiture : " dedans, une dame profondément endormie... " endormie ! et dans l'endroit le plus antinartico- tique du monde. Parfait ? "

Même sans penser, dira-t-on, l'on se prépare des souvenirs. Non. Les beaux et féconds souvenirs ne peuvent naître que d'impressions intelligentes, actives, réfléchies et au moins intérieurement exprimées. C'est bien ce que savent les personnes qui, par crainte de se sentir à certains moments trop inertes et passives, ont soin de s'approvisionner d'un livre aimé dont il leur suffit de lire à propos quelques lignes pour remettre leur esprit en mouvement et lui inspirer une direction agréable selon leurs désirs.

III

La plupart des hommes que j'ai connus, philosophes, savants, musiciens, littérateurs ou autres, répondant à une de mes questions, m'ont dit qu'ils ne sortaient jamais sans avoir en tête une idée qu'ils ont à étudier, à poursuivre et à mener à la meilleure fin possible, tout en marchant ou se faisant transporter en voiture ou en wagon.

Je les nommerais si j'écrivais des Mémoires.

Je pourrais noter tel problème de science qui a été résolu en pleine rue, telle difficulté d'une composition musicale dont on a eu raison au milieu du tumulte discordant d'un carrefour, telles scènes de comédie jouées et applaudies qui ont été écrites dans la mémoire de leurs auteurs, ou au crayon, en fiacre, ou même en omnibus.

Quelques-unes de ces confidences m'ont intéressé, et j'en ai fait part à plus d'un jeune homme qui a pu en profiter.

Ajoutons cette réflexion très secondaire. Un des moindres avantages de ce travail de l'esprit hors de la maison, est que des courses qui pourraient être autrement fastidieuses se trouvent ainsi singulièrement abrégées. On arrive le plus souvent où l'on a voulu aller sans s'être aperçu de la longueur de la route : il semble qu'on vienne que de partir, et au retour on a la satisfaction de se dire : " Je n'ai pas tout à fait perdu mon temps. "

ED. CHARTON.



### UNE LEÇON DIFFICILE

Nous reproduisons aujourd'hui sur notre première page une splendide gravure représentant une fillette à l'étude.

L'expression de la figure est tout-à-fait naturelle, sans affectation aucune. C'est bien la physionomie de l'enfant qui se heurte à une difficulté.

Elle à grande envie de jeter le livre là pour courir les champs.

### LE MARIAGE DU PRÉSIDENT

Le mariage du président des États-Unis avec M<sup>lle</sup> Frank Folsom, de Buffalo, a eu lieu mercredi de la semaine dernière, à la Maison Blanche, à Washington. Cet événement inaccoutumé, car c'est le premier mariage d'un président dans la capitale, à causé beaucoup d'intérêt dans tout le pays.

Vu la mort récente du grand-père de M<sup>lle</sup> Folsom, la cérémonie a été des plus simples. Il n'y avait que vingt-six personnes présentes, comprenant les membres du Cabinet, leurs épouses et les amis les plus intimes des deux nouveaux mariés.

M<sup>me</sup> Cleveland est âgée de vingt-et-un ans. On dit qu'elle est très jolie. L'une de ses perfections consiste dans le charme de son style littéraire. Elle est toujours vêtue très simplement. Ses cheveux sont d'un brun léger, elle les porte relevés sur le front et descendant sur le cou, ses sourcils sont très épais et se rencontrent presque.

Les traits principaux de sa beauté sont la bouche et le menton. L'artiste Fartham a dit une fois que Miss Folsom avait la plus jolie bouche qu'il eût jamais vue.

Le président Cleveland est le vingt-deuxième président de la République Américaine. Il naquit dans l'Etat de New-York, au mois de juin 1837, et il atteindra par conséquent sa cinquantième année le printemps prochain. M. Cleveland a vingt-sept ans plus que sa femme, dont le père était l'ami intime, et si nous nous trompons pas, son associé comme avocat.

A l'âge de dix-sept ans. Grover Cleveland fut nommé assistant professeur dans une école d'a-veugle, à New-York, mais il quitta bientôt la grande ville et se rendit à Buffalo, où l'un de ses oncles le décida à rester en cette ville. Il étudia alors le droit avec assiduité, et en 1850 il fut admis au barreau. Nommé shérif du comté d'Erie en 1870, il fut élu maire de Buffalo en 1881.

En 1882 il fut élu gouverneur de l'Etat de New-York. Son administration à Albany fut marquée par des réformes radicales dans le service public. Elle fut économique, efficace et pure comme l'avait été l'administration de la ville de Buffalo.

En 1884 il fut choisi comme candidat à la présidence, à la Convention Nationale des Démocrates, tenue à Chicago, et à l'élection qui eut lieu le 4 novembre suivant, il reçut 4,374,486 votes sur les 10,067,610. Le Collège Electoral lui donna 219 votes contre 182 à Blaine.

Comme président, il est resté fidèle, avec une meilleure fermeté, aux principes qui l'avaient guidé comme maire de Buffalo et gouverneur de l'Etat de New-York.

L'heureux couple est maintenant au Parc aux Cerfs (Deer Park), un endroit enchanteur et tranquille, dans l'Etat du Maryland, où ils passeront leur lune de miel. Tout le peuple des États-Unis fait des vœux pour le bonheur du président et son épouse.

## PRIMES DU MOIS DE MAI.

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de mai, a eu lieu le 7 juin, dans la salle de conférence de la *Patrie*.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	747.....	\$50
2e prix, No.	26,867.....	25
3e prix, No.	24,547.....	15
4e prix, No.	23,773.....	10
5e prix, No.	21,069.....	5
6e prix, No.	12,566.....	4
7e prix, No.	28,607.....	3
8e prix, No.	29,361.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

22,753	5,868	9,284	5,426	3,178	29,608
21,119	20,950	15,885	16,984	26,224	5,708
29,875	3,938	5,358	7,085	12,254	13,876
23,779	127	18,097	2,723	8,811	6,229
29,357	24,247	14,175	16,824	6,747	14,278
21,701	2,418	1,826	20,650	15,247	18,573
17,087	22,124	6,013	1,647	20,026	17,078
25,353	24,040	12,655	29,538	21,626	5,459
29,054	6,517	2,384	9,597	28,399	21,749
18,463	20,225	29,216	8,323	12,286	2,380
1,636	21,728	25,089	26,061	20,699	2,645
7,100	21,088	12,968	16,029	2,956	26,710
13,004	24,797	28,185	5,853	13,785	18,055
13,649	10,177	9,283	18,631	19,551	17,420
22,118	12,051				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de mai sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.



M. GROVER CLEVELAND  
PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

MADAME G. CLEVELAND  
(NÉE FOLSOM)

UN MARIAGE PRÉSIDENTIEL.

DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES

## UN COMBAT SUR LES GLAÇONS

DANS les régions arctiques — près du Spitzberg — les navigateurs ont quelquefois pu observer les phases, intéressantes et pleines de péripéties, de la guerre à mort qui existe entre l'ours blanc et le morse (phoque de la plus grande espèce, parfois aussi appelé : walrus (\*), armé, à la manière des éléphants, d'une paire de défenses formidables, qui sont cause que la bête est pourchassée par les chercheurs d'ivoire.)

C'est un spectacle curieux et saisissant en même temps que de suivre les manœuvres intelligentes d'un ours polaire affamé, recherchant un bon festin dans les chairs palpitantes d'un phoque ou d'un walrus, qu'il a aperçu venir, lorsque lui-même blotti se tenait aux aguets, derrière une élévation de terrain formée sur la rive par des blocs de glaces amoncelées, sortant tranquillement de l'eau, pour faire la sieste sur un glaçon où, une fois bien établi et installé, et, n'apercevant rien de suspect, (car l'ours reste dissimulé et se tient invisible toujours), le pauvre amphibie se couchera tranquillement sur le côté pour s'endormir.

Alors, notre plantigrade, d'un pas furtif, quitte sa cachette de derrière les blocs de glaces, pour aborder le glaçon qui se trouve devant la plage. Aussitôt sur le glaçon, il rentre les quatre pattes et se laisse rouler sur la glace, comme s'il était venu pour jouir voluptueusement de la chaleur des quelques rayons solaires qui perçaient...

Cependant, le madré compère, tout en se dodelinant et en roulant lentement, ne perd pas de vue la proie convoitée et cherche à diminuer graduellement la distance qui le sépare du phoque, lequel, s'il se doutait de l'approche du perfide ennemi, aurait bien vite fait de sauter et disparaître dans l'eau !

Mais le phoque, inconscient du danger qui le menace, est resté tranquille et immobile...

Là-dessus, l'ours se pelotonnant de plus belle, se rapproche toujours en roulant, et est déjà tout près de la victime qu'il guigne ! Celle-ci vient de lever la tête, comme réveillée par un bruit insolite quelconque... Aussitôt, messire Martin de rester coi, de se tapir, s'aplatir, s'effacer, de se ramasser le plus qu'il peut, pour avoir l'air d'un paquet inerte. Et, quand il voit que les soupçons de l'autre se sont rendormis, il commence à se lécher les pattes tout sournoisement, se passe ensuite la langue sur le poitrail et recommence son manège de se rouler, afin de gagner du terrain et se rapprocher davantage sur le but qui est de tenir à bonne portée la proie à saisir !

Gare si maintenant le phoque voit le fourbe, celui-ci en sera alors pour sa honte, et devra

rester sur son appetit déçu... Car l'autre (qui ne tient apparemment pas du tout à ce que l'hôte inattendu fasse ripaille et se régale à ses dépens), prompt comme l'éclair, lui brûlera la politesse sans façon en faisant le plongeon, et saura bientôt se mettre à l'abri, hors d'atteinte des griffes redoutables qui déjà étaient toutes prêtes à le harponner.

C'est pour cela que l'ours ne se décide qu'au dernier moment, le plus tard possible, quand il est arrivé pour ainsi dire tout contre son ennemi. Car, alors, la grande force musculaire de l'ours aura bien vite triomphé de toute résistance, de toute velléité de s'échapper en clouant le phoque pour ainsi dire sur place !

Si cependant ce n'était pas un phoque inoffensif, mais un morse armé de ces robustes défenses, l'ours pourrait bien rencontrer une amère déception... Car il est arrivé maintes fois dans ce cas, que le morse se dressant tout debout devant l'intrus, lequel s'est mis sur ses pattes de derrière quand il s'est aperçu de sa déconvenue, se laisse tomber de tout son poids, de toute sa hauteur, les deux

embarrassées dans ses pattes la tête et la nuque du morse...

Il est probable que, si la rencontre des deux ennemis a lieu dans l'eau, c'est le morse qui gagnera le plus souvent la bataille. Tandis que, sur terre ou sur la glace, l'ours pourra s'en tirer le plus souvent à son avantage.

Cependant qu'on oublie pas que le morse adulte mesure jusqu'à 11 ou 12 pieds de longueur parfois, tandis que l'ours blanc polaire, du poitrail à la croupe, ne va pas au-delà de 6 ou 9 pieds. Ce qui explique que, par sa masse, qui est plus du double de celle du quadrupède, l'amphibie, pourvu qu'il ne soit pas surpris à l'improviste (si les ours par exemple parviennent à s'en approcher pendant leur sommeil, ils saisissent les morsés derrière la tête, et leur fracassent et broient le crâne avant qu'ils aient pu se réveiller...), pourra toujours facilement renverser son antagoniste.

Mais les batailles d'ours et de morsés ne sont pas rares, cela est démontré par la fréquence des cicatrices qu'on trouve sur la peau des walrus capturés.

Souvent on voit des morsés femelles sur des glaçons flottants où elles allaitent leurs petits qui, ordinairement, sont de la grosseur d'un veau. Si, par aventure, un ours aperçoit les jeunes amphibies de la côte où il se tient aux aguets pour surveiller la mer, il descend à l'eau et ira nager vers le glaçon sur lequel il trouvera les petits folâtrant, gambadant et jouant à la ronde, tandis que la mère, qui est restée couchée sur le flanc, suit attentivement de l'œil tous les mouvements des jeunes qu'elle vient de nourrir.

Aussitôt qu'un de ces jeunes se sera aventuré trop près du bord de l'eau, l'ours, qui guettait l'approche de l'imprudent, sort soudain la tête et, lançant les griffes de ses deux pattes de devant, à l'improviste, dans la peau du petit morse, il l'attire brusquement à lui avant que la victime ait eu le temps de se reconnaître, et l'enserrant dans les mâchoires de sa puissante gueule, va disparaître avec sa proie dans l'eau cherchant à regagner le rivage...

Mais... la mère a vu le ravisseur ! et, d'un bond furieux, s'est élancée à sa poursuite tout en poussant un mugissement formidable, vrai appel d'alarme... Car, aussitôt, on voit de partout accourir des morsés qui tous s'empressement de courir sus à l'ennemi commun !

Et l'ours, tenant toujours sa proie de la gueule, se trouve bientôt cerné par une vingtaine de morsés lui montrant les

dents. En vain nage-t-il à droite et à gauche pour rompre le cercle qui l'entoure : Il ne trouve pas d'issue !

Quand... subitement émerge la mère, juste dans le milieu du cercle, et se dresse menaçante devant le bandit, qui pourtant n'a toujours pas lâché sa victime.

C'est un spectacle vraiment curieux, alors, de voir les deux bêtes se tenant comme verticalement debout dans l'eau, d'où l'ours, sortant le devant du corps le plus qu'il peut, allonge et projette ses deux pattes dans la direction de son adversaire, qui, subitement s'élançant ou bondissant en haut, parvient à dominer l'ours de trois ou quatre mètres, puis replonge verticalement d'une manière brusque... mais plante et enfonce en même temps fortement ses deux puissantes défenses dans les chairs du quadrupède !

Puis le groupe disparaît subitement dans l'abi-



Elle enfonce ses puissantes défenses dans les chairs de l'ours. (Page 5, col. 3).

véritables dents d'ivoire s'implantant et entrant fort avant dans la poitrine de l'ours... Puis, le morse, en poussant des mugissements épouvantables, se jette à l'eau, entraînant l'agresseur avec lui !

Et le quadrupède a de la chance s'il parvient à se décrocher des défenses pointues de l'amphibie qui lui ont profondément labouré et entamé le corps. Car, si l'ours peut, au bout d'un certain temps, remonter à la surface, on peut tenir pour sûr qu'il ne demandera pas son reste... mais qu'il se sauvera aussi prestement que ses forces le lui permettront encore, du côté de la terre, où parfois il finit de mourir des blessures reçues !

En 1885, il est arrivé que des navigateurs, passant par le détroit de Davis, ont trouvé sur un grand glaçon qui flottait à la dérive les cadavres d'un ours de grande taille et d'un walrus ; les défenses de ce dernier étaient entrées profondément dans les chairs de l'ours blanc qui, lui, tenait

(\*) Les premiers nautonniers danois ou hollandais qui, de loin, avaient aperçu ces amphibies nager dans l'eau, émergeant de la croupe hors mers, se figurèrent voir des chevaux. De là le nom primitif de walrus ou meiros, donné à ces animaux. Nom qui veut dire : cheval marin (wal ou meir : mer—rus ou ros : cheval). Du nom de "meiros" dérive, par contradiction, celui de "morse," ou rosse de mer (errosse).

me... En un clin d'œil, tous les phoques ont plongé et disparu également.

Quel drame sanglant s'est-il alors passé au fond de la mer ? On peut se le figurer. Car bientôt on voit surnager et flotter de ci, de là, des lambeaux de peau blanche, avec la fourrure de l'ours y adhérente.

C'est tout ce qui est resté de notre infortuné et malencontreux gaillard, sans rémission déchiqueté, et impitoyablement mis en pièces.

W

## CHEZ LES AUTRES

**L'**UN de nos abonnés a pensé qu'en cette saison, vouée aux excursions et séjours chez les autres, il serait utile de consacrer un article à cette matière.

Je ne partage pas tout à fait son avis, et cependant je me conforme à son désir. Il me semble, en effet, que les règles du savoir-vivre n'ont point de chapitre spécial concernant notre séjour hors de notre domicile ; ces règles, quand on les prend à leur source et qu'on les applique dans leur esprit, produisent leur effet dans toutes les circonstances de notre existence. Il est plus facile de connaître ces règles et d'y conformer sa conduite que de chercher et surtout de trouver un conseil pour tous les cas du séjour chez les autres.

Peu importe, du reste, mon opinion en cette matière. Les études qui concernent le savoir-vivre ne sont jamais totalement dépourvues d'intérêt ni d'utilité ; car, si, d'une part, ces études peuvent enseigner quelque chose à quelqu'un, les autres, ceux qui n'ont pas besoin de cet enseignement, y trouveront la confirmation de leurs habitudes et de leurs sentiments, et par conséquent leur affranchissement de tout doute à cet égard.

D'ailleurs, si notre abonné veut bien le permettre, nous étudierons la question à deux points de vue différents, non pas seulement au profit ou bien au dommage de ceux qui reçoivent l'hospitalité, mais encore de ceux qui la donnent. Tout droit impliquant toujours un devoir, ceux qui, pour un temps plus ou moins long, vivent sous l'abri du même toit, feraient acte de mutuel mauvais goût, si leur entendement, fixé avec obstination sur leurs droits, négligeait de contempler en même temps leurs devoirs.

L'Évangile nous dit : " Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais qu'on te fit à toi-même. "

Le code du savoir-vivre nous dit : " Ne faites pas chez les autres ce que vous ne feriez pas chez vous-même, ce que vous ne voudriez pas que l'on fit chez vous. "

S'il est une disposition répréhensible entre toutes, contraire à l'équité, étrangère à la délicatesse, c'est celle qui porterait à vouloir tirer profit d'un séjour chez les autres.

Il y a bien des sortes de profits dans cette situation, et toutes sont condamnables. Se libérer de toute contrainte, se dérober à tout soin, se décharger de tout fardeau, sont autant de profits ; mais les personnes qui n'ont pas pénétré plus loin que la lettre du savoir-vivre pourront seules s'en rendre coupables.

La première règle à observer quand on vit chez les autres est de réduire à la moindre somme possible la peine, le travail, l'ennui des autres, maîtres et serviteurs. Si l'on a des habitudes particulières auxquelles on ne peut renoncer, même momentanément, mieux vaut rester chez soi. Si l'on veut imposer à autrui ses goûts personnels, ses petites manies, ses préférences en fait de repas, de promenades, de passe-temps, on se fait classer parmi les personnes insupportables dont on déplore la compagnie dans le présent, et que l'on évite soigneusement dans l'avenir.

La société, basée sur l'équité, n'admet pas que l'on prenne sans rendre l'équivalent de ce que l'on prend. Elle ne consent pas à porter indéfiniment vos fardeaux ; elle se refuse à vous donner la distraction, l'amusement que vous prétendez recevoir d'elle. Sans doute, toutes les intelligences ne sont point égales, toutes les humeurs ne sont point pareilles. On ne peut pas apporter toujours l'écot des agréments de l'esprit et ceux d'une conversation brillante ; on doit apporter toujours l'écot d'un

caractère facile, aimable, dépourvu de prétentions, d'exigences, de susceptibilités, étranger au calcul qui consiste à s'affranchir de tout fardeau pour le faire peser sur les épaules d'autrui.

On le voit : il en est du séjour chez les autres comme de toutes les réunions. Chacun y doit faire preuve à son tour d'abnégation, chacun y doit savoir renoncer à ce qui lui convient aux autres ; chacun, en un mot, doit éviter d'exploiter son prochain directement ou indirectement, de haute lutte ou par surprise.

Quand on a indiqué ces principes, n'est-il point superflu d'établir leurs diverses applications... si diverses, si mobiles, si nombreuses que l'on ne pourrait jamais les énumérer et que l'on serait toujours obligé d'en laisser beaucoup dans l'ombre ? Mais enfin, puisqu'on le veut, indiquons, non pas toutes—je l'ai dit, cela ne serait pas possible—mais quelques-unes de ces applications.

La présence de quelques personnes étrangères suffit pour troubler quelque peu les habitants du logis et l'ordre établi. Il faut donc faire quelques efforts pour réduire, autant que possible, l'intensité de ces inconvénients. On se servira sans doute des meubles, livres, journaux, échecs, cartes, jetons, piano, cahiers de musique, se trouvant dans la maison.

Mais on traitera les meubles d'autrui avec la précaution que l'on appliquerait à ses propres meubles. Et si cette précaution nous fait défaut, si nous n'avons pas pour nous-mêmes l'horreur des taches sur les sièges et les rideaux, des dégradations de tout ordre que peut subir un mobilier, nous devons nous astreindre, pour les autres, au soin que nous ne voulons pas prendre pour nous-mêmes.

Beaucoup de personnes désirent un ou plusieurs livres, mais, après avoir dépensé quelque activité pour les avoir, n'en trouvent aucune pour les restituer. Si nous sommes chez les autres, il faut absolument qu'après avoir pris un ou plusieurs livres dans une bibliothèque ou sur une étagère, après nous en être servis avec soin, avec circonspection, nous les remettons soigneusement nous-même à la place qui leur était attribuée, quand nous les avons souhaités et pris ; semer de toutes parts les volumes dont on s'est attribué l'usage, maculer les pages, endommager les reliures, serait la preuve non-seulement d'une totale ignorance en matière de savoir-vivre, mais encore d'une impardonnable indolence et d'un désordre invétéré.

Il en est de même des journaux qu'on abandonne dépliés sur les tables et bancs de jardin, ou bien dans tous les coins d'un salon. On voit qu'en ce petit détail, comme en toute matière de savoir-vivre, il importe de penser non-seulement à soi, mais aux autres, de s'imposer en vue de leurs convenances et de leur agrément quelques efforts, et que, loin de s'excuser en affirmant que l'on n'y a pas pensé, on s'accuse, car le tort est précisément de n'y point penser. Il ne suffit pas même de s'astreindre à ces efforts une fois ou quelquefois... Il faut s'y astreindre toujours, et l'on a rien fait sur ce point quand on n'y apporte pas une régularité inflexible.

Que dire des pianos restés ouverts, des cahiers de musique aux feuilles éparses, des échecs jetés pêle-mêle sur leur champ de bataille, des dominos qui ont glissé sur tous les meubles, des cartes répandues en cascade, des sièges transportés de la maison en plein air, puis oubliés aux places qui ne leur sont point habituellement attribuées ? On ne peut que gémir sur le désordre des personnes qui sont à la fois dépourvues de discrétion et de réflexion, qui ne peuvent pas même astreindre leur indolence de corps et d'esprit au soin que l'on doit à la propriété d'autrui. Si, mises en présence de ce tableau, elles alléguaient qu'elles ne prennent aucune de ces précautions pour leur propriété personnelle, je leur dirais que l'excuse est insuffisante ; que, libres dans une certaine limite, d'endommager ce qui leur appartient, elles ne le sont pas de détruire ou d'endommager ce qui ne leur appartient pas. Mais, s'il était prouvé qu'elles prennent chez elles, et pour tout ce qui leur appartient, les précautions que leur commande le désir, très légitime d'ailleurs, de n'avoir point remplacer ce qui est endommagé, quel blâme mériteraient ces personnes qui, dans leur séjour chez les

autres, veulent avoir le profit de l'indolence, le profit du désordre, en un mot le repos de ne point penser, de ne point réfléchir, de ne rien prévoir, en un mot le profit de l'incurie et celui du désordre, sans inconvénients... pour elles-mêmes !

Il est un autre point assez délicat à aborder, essentiel cependant, et que pour cette raison nous ne pouvons passer sous silence : les domestiques.

On ne doit pas oublier que c'est sur eux que pèse le plus lourdement le fardeau de l'accroissement du nombre de personnes à servir. Sans doute leurs maîtres ont le devoir de les dédommager d'un excédant de travail par un présent ou une gratification. Mais, venant de leurs maîtres, ce présent ou cette gratification ne sont pas portés à l'actif de l'étranger. Il est impossible de ne point donner une gratification aux domestiques d'une maison dans laquelle on a fait un séjour plus ou moins long ; mais, si la générosité en pareille matière donne de bons résultats, il ne faut rien s'exagérer à cet égard.

Cette générosité peut être relative. Des personnes qui n'ont que des ressources médiocres ne sont obligées de s'imposer, en gratifications aux domestiques, des sacrifices onéreux. Il font très bien la part des différences de fortune, et, s'ils sont dirigés par une maîtresse de maison soucieuse de ses obligations, ils ne feront pas plus mauvais visage au visiteur pauvre qui ne peut récompenser largement leurs peines, qu'à l'hôte riche accoutumé à rémunérer amplement leurs services. Mais ce qui est de stricte obligation pour les uns et pour les autres, pour ceux qui ne peuvent donner que peu d'argent, comme pour ceux qui en donnent beaucoup, c'est d'accepter les services des domestiques étrangers comme étant donnés par complaisance et non par devoir.

Quelques personnes croient que le dédain pour les domestiques fait partie d'une haute éducation et prouve l'habitude d'une grande et large existence... C'est dans le résultat contraire qu'il faut chercher la vérité. Une grossièreté amoindrit, non celui qui la reçoit, mais celui qui la fait, et, quand nous sommes bien élevés, nous ne méprisons personne, parce que nous savons que les gens méprisants sont toujours méprisables.

Après avoir indiqué les devoirs de ceux qui sont chez les autres, il n'est que juste de nous occuper aussi des devoirs de ceux qui reçoivent chez eux. L'abnégation la plus complète ne leur est pas moins indispensable qu'à leurs hôtes. Connaître les goûts et les habitudes des personnes qui ont accepté leur hospitalité, pour s'y conformer et les faire cadrer avec la règle du logis ; veiller à leur bien-être dans ses détails les plus minutieux, mettre à leur portée les distractions qui leur peuvent convenir, accepter ce qui gêne, renoncer à ce qui plairait, s'effacer au profit de tout le monde, faire preuve de la véritable générosité qui consiste, non point à faire des sacrifices, mais à laisser toujours ignorer qu'on en fait : telle est, en résumé, la tâche des maîtres de maison donnant l'hospitalité. Cette tâche est assez pénible pour que leurs hôtes s'appliquent à l'alléger, et c'est de cet échange de petits sacrifices et d'aimables attentions que naît le charme de la réunion sous un même toit.

O. T.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Il n'est personne qui n'ait éprouvé de difficultés à déboucher un flacon de liqueur dont le bouchon paraissait fixé d'une manière inébranlable. Il suffit de passer un ruban de laine autour du goulot, et de tirer à deux en frictionnant ce goulot qui s'échauffe, se dilate et laisse sortir le bouchon.

On obtient le même résultat en le plongeant dans de l'eau chaude pendant quelques instants ; l'application d'une main chaude pendant un moment suffit quelquefois, mais dans tous les cas il ne faut pas employer la force.

Il y a au Minnesota 112,926 Allemands, 22,428 Norvégiens, 80,733 Suédois, 45,473 Canadiens, 31,801 Irlandais, 12,692 Anglais, 11,785 Danois, 4,825 Écossais, 7,145 Bohémiens, 5,656 Autrichiens, 2,486 Russes, 1,840 Français.



SOIR D'ÉTÉ

Vois ! le soir est si calme et le ciel est si bleu !  
Demeure encor, demeure assise à cette place.  
Pressé contre ton cœur, je n'entends dans l'espace  
Que ses doux battements près de mon front en feu.

Nulle brise ne court, nul feuillage ne ploie.  
Les oiseaux et les fleurs s'endorment dans la nuit.  
Ils vont rêver d'amour ; restons comme eux sans bruit ;  
Nous qui sommes heureux, ne troubons pas leur joie.

Il est, dans cette paix qui suit la fin du jour,  
Je ne sais quelle extase imposante et divine.  
L'être le plus petit, dans sa frêle poitrine,  
Renferme un monde entier de prière et d'amour.

L'alouette s'élève en songe plus légère ;  
L'insecte bourdonnant rêve un ciel tout d'azur.  
Chaque fleur est une âme et verse dans l'air pur  
Un parfum plus voilé qui semble une prière.

Ce monde qui s'endort aux pieds du Créateur,  
Et la terre, et le ciel, et ces milliards de mondes  
Que chaque soir rallume au sein des nuits profondes,  
Répondent par leur calme au calme de mon cœur.

C'est la nuit ! la nuit douce auprès de toi que j'aime.  
Dormez, petites fleurs ! petits oiseaux, dormez !  
Moi je lis dans ton âme et dans tes yeux aimés  
Un bonheur calme et pur comme le ciel lui-même.

PROSPER BLANCHÉMAIN

BELLE DORMEUSE, ÉVEILLEZ-VOUS

PAROLES ET MUSIQUE DE GUSTAVE PILLON.

*Moderato.*

*p* Vol - et le jour qui va pa - raî - tre, Les oi - seaux

*rall.* sur vo - tre fe - nê - tre Font en - ten - dre leurs chants si doux ; Par leurs cris

*Tempo.*

et leur gai ra - ma - ge Ils sem - blent dire en leur lan - ga - ge : *pp* Bel - le dor -

meu - se, Bel - le dor - meu - se, Bel - le dor - meu - se, E - veil - les - vous.

Voici le jour qui va paraître ;  
Les oiseaux sur votre fenêtre  
Font entendre leurs chants si doux.  
Par leurs cris et leur gai ramage  
Ils semblent dire en leur langage :  
Belle dormeuse, éveillez-vous.

Ils attendent, chère mignonne,  
Que votre blanche main leur donne  
Le grain qui plaît tant à leur goût.  
Faites accueil à leur visite ;  
Gentille enfant, montrez-vous vite :  
Belle dormeuse, éveillez-vous.

Pour vous voir, aimable fillette,  
Tout près de votre maisonnette,  
Julien, votre futur époux !  
A peine au lever de l'aurore,  
Dit aussi de sa voix sonore :  
Belle dormeuse, éveillez-vous !

RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

Expérience avec un chapeau. — Illusions d'optique — Les carrés trompeurs. — Déposer des charbons incandescents sur de la mousseline sans la brûler. — Faire bouillir de l'eau dans du papier. — Faire fondre du plomb dans du papier. — De la glace fabriquée avec un liquide qui bout.

MAISSONS pour une fois les questions sérieuses, et accordons au hasard de la plume une petite place aux récréations scientifiques.

Qui n'a pas la notion de la grandeur d'un chapeau ? Eh bien, faites l'expérience suivante. Choisissez un beau chapeau bien luisant et demandez au premier venu de marquer sur la muraille la hauteur qu'atteindra le chapeau placé à terre.

La marque est faite sur le mur. Très bien ! Maintenant, approchez le chapeau.

Oh ! la marque est à trois ou quatre centimètres plus haut ! Et cependant, l'expérimentateur était certain de son coup d'œil !

Recommencez, et en général vous marquerez trop haut. L'expérience est amusante et l'on s'y laisse presque toujours prendre.

Pourquoi cette illusion du sens, cette erreur sur la grandeur d'un objet bien connu ? Parce que le regard en s'abaissant voit la muraille en raccourci du côté du plancher. Nous gardons la mémoire de la véritable hauteur du chapeau, et nous sommes trompés par la diminution apparente de hauteur du mur. On marque donc plus haut qu'il ne convient.

Autre illusion. Tracez à égale distance des lignes parallèles en même nombre, les unes dans le sens horizontal, les autres dans le sens vertical, de façon à faire deux carrés égaux. Et regardez ces deux carrés disposés côte-à-côte.

Le carré des lignes horizontales paraîtra notablement plus grand que le carré des lignes verticales.

C'est que notre œil n'apprécie pas de même la distance entre les lignes horizontales et les lignes verticales. Nous additionnons bien les blancs entre les lignes horizontales et nous ne les additionnons plus aussi nettement entre les lignes verticales.

\* \* \*

La mousseline s'enflamme, comme on sait, bien facilement. Et cependant on peut placer sur de la mousseline de la braise ardente sans brûler le tissu.

Prenez un bloc de métal bien poli, une sphère en cuivre par exemple, appliquez la mousseline sur le métal en serrant le plus possible ; puis disposez

quelques charbons incandescents sur le tissu, soufflez même, activez le feu. La mousseline restera intacte.

C'est que le métal qui sert de support est bon conducteur de la chaleur et la prend au détriment de la mousseline. Tout passe dans le métal, et le tissu ne s'échauffe pas.

On peut de même faire bouillir de l'eau dans du papier. Faites une petite boîte en papier écolier ; mettez de l'eau dedans et exposez la boîte soutenue par quatre fils à une traverse quelconque, à la flamme d'une lampe à alcool. L'eau entrera bientôt en ébullition et le papier ne brûlera pas, parce que toute la chaleur est employée à faire changer l'eau d'état.

On peut remplacer l'eau par de l'étain. On constatera, non sans un certain étonnement, que l'étain entrera bientôt en fusion dans ce vase de papier improvisé.

\* \* \*

Autre expérience curieuse. Faire du givre ou de la glace avec un liquide qui bout. Vous versez un peu de sulfure de carbone dans un verre à pied. Vous enroulez en flèche un peu de papier buvard et vous en trempez l'extrémité dans le sulfure de carbone.

Bientôt on voit apparaître sur l'extrémité opposée de la flèche un dépôt de givre qui augmente sans cesse. On obtient de belles aiguilles de glace.

C'est que le sulfure de carbone est un liquide très volatil. Or tout liquide, pour passer de l'état liquide à l'état de vapeur, emprunte aux corps voisins beaucoup de chaleur. En se volatilissant, le sulfure de carbone refroidit le papier et l'humidité atmosphérique se condense d'abord en eau, puis se congèle sur la flèche de papier.

Placez le verre dans un bain-marie et chauffez avec précaution. Bientôt le sulfure de carbone entre en ébullition ; il bout. Son pouvoir refroidissant est augmenté ; le papier se refroidit énormément, et l'on voit apparaître de véritables aiguilles de glace sur l'extrémité de la flèche. Ainsi on a en bas du liquide qui bout, et à dix centimètres au-dessus, de la glace !

HENRI DE PARVILLE.

Apprendre à voir est le plus long et le plus difficile de tous les arts.

Nos espérances sont comme les romans : un peu de vraisemblance leur suffit.

L'esprit sans jugement est un flambeau dans la main d'un fou.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 197.—CHARADE

Mon Premier, vraiment gracieux,  
Aux contours purs, harmonieux,  
Chez vous, madame, me présente  
Du lis la blancheur éclatante.

Du Deux le souffle furieux  
Désolé, afflige la nature.  
Deviend-il doux et modéré,  
Je me plais à voir, à son gré.  
Voltiger, comme à l'aventure,  
Ces boucles de votre coiffure  
Descendant jusqu'à vos beaux yeux  
Dont l'éclat ainsi brille mieux.

Si vous vous fussiez condamnée  
A mon Entier et pour toujours,  
Quel deuil affreux pour l'hyménée ?  
Et quel malheur pour les amours.

No 198.—CAPRICE JEU DE MOTS

XX ! XX .. vous avez XXXXX répandu cette calomnie sur lui !

No 199.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la transposition des lettres de la phrase suivante, le titre d'une œuvre de poésie moderne :

IL LUT LE FEU DE NOS AMES

SOLUTIONS :

No 194.—90 pieds de long.  
1/6 hors de l'eau ..... 15 pieds  
1/3 dans l'eau ..... 30 "  
1/2 en terre ..... 45 "  
Total ..... 90 pieds.

No 195.—Le mot est : Pion.

No 196

BLANC.  
1 D 6e T R  
2 D fait échec et mat.

NOIRS.  
1 Ad libitum

ONT DEVINÉ :

Ulric Rousseau, Odile Gagné, Québec ; Delie Alexina Gingras, ville St-Henri ; Melle Eugénie Cinq-Mars, E. Hector Forget, Majorique Perrault, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Tites des deux côtés du dessin.

**Du vieux au neuf.**—Une vieille robe défranchie que vous ne mettez plus redeviendra comme neuve après avoir été teinte avec la "Teinture Progrès," fabriquée à Versailles, près Paris. Un seul essai suffira pour vous convaincre. En vente chez tous les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrancq, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Chartraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France où elle a obtenue 16 médailles d'or et 18 diplômes. 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrancq, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine; Cartes de Visites : 75 centins la douzaine. Une visite est sollicitée.

**MAGASIN DE L'UNION,**  
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.  
PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.  
CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

Enseigne du Gros Chapeau Rouge  
**C. ROBERT**  
Chapelier et Manchonnier  
61, RUE SAINT-LAURENT

Le plus haut prix est payé pour les peaux crues. Toutes sortes de chapeaux et fourrures réparés à bas prix.

**DR F. X. SEERS, L.D.S.**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
NO 387, RUE CRAIC, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

A L'ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE  
**DAVID LANTHIER**  
Marchand de hautes nouveautés,  
1489, Rue Notre-Dame Centre

Près de la rue Bonsecours, Montréal. — Spécialité pour dames: Cachemire noir. Pour messieurs: Tweed et Coating.

**FRANCOEUR & STE-MARIE**  
Fabricants et importateurs de  
**CHAPEAUX ET FOURRURES**  
601, RUE STE-CATHERINE,

2e porte Est de la rue Amherst, Montréal  
J. B. D. FRANCOEUR E. A. STE-MARIE

**LE MONDE ILLUSTRÉ,**  
28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS:  
Un an ..... \$3.00  
Six mois ..... 1.50  
Quatre mois ..... 1.00

**PAYABLE D'AVANCE**

ANNONCES  
PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion ..... 10 cents  
Insertions subséquentes ..... 5 "  
A longs termes ..... Conditions spéciales

Un numéro spécimen envoyé grati sur demande

**LES PLUS BEAUX TISSUS FRANCAIS**

Noirs pour deuil et de couleurs

— ET —

**Les Modes les plus Fashionables**

— SONT AU —

**SYNDICAT CANADIEN,**

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

7625

**"JOHNSTON'S FLUID BEEF."**

**SOUVENIR**

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent.

**MONSIEUR HENRI LARIN,**

NO 18, RUES SAINT-LAURENT, MONTREAL

**LESAGE & AMIOT,**

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLICITEURS DE PATENTES

**ET AGENTS D'IMMEUBLES,**

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

**RIVET & PICOTTE**

Fabricants et importateurs de

**CHAPEAUX ET FOURRURES**

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CLÉODOR RIVET PIERRE PICOTTE

**VICTOR ROY**

**ARCHITECTE**

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

**L. A. LOISELLE & CIE.,**

ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

**DR JOS. G. A. GENDREAU,**  
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134 rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

**LE VOLEUR,** journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Antienne-Comédie.

**AGENTS DEMANDES**

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.



**TAPISSERIE**

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

**1500**

**PATRONS NOUVEAUX**

AUSSI

**BORDURES ET DADOS ASSORTIS**

TOUJOURS CHEZ

**J. G. GRATTON**

Coins des rues Wolfe et Ste-Catherine

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, pu- contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'ad- dresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes ALLEZ CHEZ

**A. NATHAN**

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents; 10.000 cannes, depuis 5 cents. Auis-i un assortiment complet d'objets de tabaciste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

**J. M. FORTIER**

—DE LA—

Fabrique de Cigares

**"CREME DE LA CREME"**

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière impor- tation, pour fabriquer le

**CANVAS BACK**

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

**NOISY BOYS**

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de pre- mière classe. Essayez-le

Nouvel établissement Canadien-Français

**DUPUY & CIE,**

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Frutiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acimatés, engrais, etc. etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.

—Moyen efficace de faire fortune.—

La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public —D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux miné- rales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies sui- vantes: Dyspepsie, Constipation, Rhum- tisme, Paralysie, maladie du Foie et de Rognons. Elles sont aussi un remède infail- libe pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D. Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène. Et membre du bureau santé de la Province

E. MASSICOTTE & FRÈRE, Seuls agents pour Montréal, 217, rue St-Elizabeth (Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprie- taires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal